

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1875)

Artikel: La théologie des réunions de l'alliance évangélique à New-York, en 1873
Autor: Astié, J.-F.
Kapitel: III
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379181>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En attendant, les idées du public religieux en Angleterre et en Amérique sont en train de se modifier profondément. La manière ordinaire de nous présenter la condition religieuse de ces pays devient chaque jour un anachronisme plus manifeste. Il commence déjà à être trop tard pour expliquer le zèle religieux et l'activité pratique de ces contrées par le maintien intact d'une théologie immuable qui commence à disparaître. En Amérique comme en Angleterre, on marche avec foi, avec un courage mêlé de joie, vers des horizons plus vastes, à la rencontre de questions nouvelles que nous semblons ne pas apercevoir, occupés que nous sommes à dormir du plus profond sommeil, tour à tour bercés ou réveillés en sursaut par le bruit des stériles querelles des partis. Qui sait ? Les mêmes hommes qui trouvent commode de se soustraire à la délicate obligation de faire l'éducation théologique de ceux qu'ils ont mission d'éclairer, recommanderont peut-être la théologie nouvelle lorsqu'elle ne manquera pas de nous arriver toute faite d'ici à quelques années, dans ces traductions de l'anglais pour lesquelles un certain public a toujours conservé un faible.

III

Le même esprit de largeur s'est manifesté lorsqu'on a abordé divers sujets spéciaux. Ainsi l'attitude que quelques-uns des membres de l'Alliance ont prise dans la grande question du jour, le darwinisme, est des plus remarquables. Jamais, à notre connaissance, une assemblée d'hommes religieux ne s'est exprimée d'une façon aussi sensée dans un sujet qui a, depuis quelques années, le privilège d'irriter et d'effrayer ceux surtout qui ont vaguement entendu parler de la chose, sans trop savoir de quoi il s'agit. Réduit à sa plus simple expression, le problème est tout à fait simple : Dieu a-t-il créé directement, immédiatement les diverses espèces végétales, animales qui existent de nos jours à la surface de la terre, ou bien s'est-il borné à créer certaines espèces animales, ou même seulement des espèces végétales en les douant d'une force génératrice suffisante pour que, sous l'influence des milieux ou d'autres

circonstances, elles arrivassent à produire les riches variétés et espèces de tout genre dont le monde est le théâtre ? On peut répondre sans crainte que le christianisme est tout à fait désintéressé dans la solution de la question contenue dans ces limites. C'est là un problème purement scientifique comme beaucoup d'autres dont le chrétien peut attendre la solution avec le calme d'un homme décidé à ne pas adopter des préjugés dictés par l'ignorance ou la passion, mais à accepter la vérité quelle qu'elle puisse être, aussitôt qu'elle lui sera présentée. S'il est démontré empiriquement que Darwin a deviné juste. — car jusqu'ici on en est encore là, — il faudra reconnaître qu'il a eu la bonne fortune de surprendre le secret du Créateur. Que si au contraire il est établi que les faits ne confirment pas l'hypothèse hardie du célèbre naturaliste anglais, il faudra se remettre à chercher dans une autre direction, en faisant son profit des vérités partielles que la nouvelle école aurait mises en lumière.

Encore un coup, pourquoi donc les hommes religieux, tout émus, iraient-ils se jeter dans une mêlée des plus chaudes dont l'issue est encore incertaine, prendre parti dans des controverses qui ne les regardent pas, pour lesquelles ils sont en général incompetents, alors qu'ils ont certes assez à faire chez eux ?

C'est à recommander ce désintéressement et cette impartialité que s'est attaché le Dr M^c Cosh, écossais récemment appelé à la direction du collège de Princeton près de New-York. « Je ne suis pas persuadé, a-t-il dit, que la religion soit intéressée à maintenir que toutes les espèces d'insectes doivent leur origine à un acte *spécial* de Dieu sans l'emploi d'aucune cause seconde. » Un pasteur anglais, à la fois missionnaire depuis 50 ans et botaniste depuis 20 ans, le Dr Brown, s'est déclaré disciple de Darwin. Il réussit à mettre la doctrine du catéchisme de Westminster en parfait accord avec ses vues sur l'histoire naturelle : son orthodoxie ne reçoit d'accroc que sur un point : Il ne saurait admettre que Dieu ait créé le monde de rien dans l'espace de six jours. Du reste cette hérésie ne saurait être mise sur le compte du darwinisme ; le Dr Brown avait abandonné les idées courantes avant l'apparition de la nouvelle

doctrine. Il maintient que l'hypothèse darwinienne ne porte que sur le *mode* de la création et non sur le fait lui-même. A en juger par ce qui lui est arrivé à lui-même, ce pasteur anglais ne doute pas que la confirmation de la doctrine de Darwin ne finisse par exercer une bienfaisante influence.

Une question du Dr Hodge, — car cette séance est du trop petit nombre de celles où il y a eu discussion, — a fait faire un pas important au débat. Est-il vrai, oui ou non, a-t-il demandé, que le darwinisme enseigne que toutes les formes de la vie végétale et animale, y compris l'homme et tous les organes de son corps, soient le produit de forces inintelligentes agissant aveuglement, et non en vue de certains buts ? Est-il vrai que l'œil, par exemple, soit le produit d'une action inconsciente ? Ce serait chasser Dieu et l'intelligence de l'univers.

Les darwiniens, ainsi mis au pied du mur, ont été obligés de catégoriser. Le Dr Dawson, président du collège de Mc Gill, à Montréal (Canada), a déclaré que Darwin n'irait pas jusqu'à répondre affirmativement, bien que sa doctrine conduise logiquement à cette conclusion. La théorie de Darwin demeure vraie aussi longtemps qu'il ne s'agit que de rendre compte des variétés qui s'expliquent évidemment par une action des milieux sur les espèces. Pour ce qui tient aux espèces, la théorie nouvelle n'a nullement été prouvée ; il est hors de doute qu'elle entre en conflit avec l'Écriture, spécialement en ce qui concerne l'homme. Les espèces seraient, d'après Darwin, provenues de la sélection naturelle, sélection qui s'effectue dans la lutte des espèces pour l'existence, à la suite de la victoire des plus aptes, des plus forts. Cette doctrine n'est qu'une pure hypothèse et non le fruit d'une induction scientifique. Il faut y voir une tentative de rendre compte de faits qui ne s'expliquent que par la doctrine de la création.

Un autre orateur, le professeur Anderson, président de l'université de Rochester, New-York, a cherché à distinguer entre le darwinisme et les théories qui semblent vouloir l'exploiter dans le sens du matérialisme et de l'athéisme. Par évolution on peut entendre le procédé employé par le Tout-puissant pour le développement du plan de la création. Dans ce sens ce terme

demeure en parfait accord avec la foi en un Dieu personnel conscient. Mais on peut entendre aussi par évolution cet immense phénomène de la croissance dans l'univers, indépendamment de toute volonté consciente pour y présider et de toute idée ou de tout plan antérieur arrêté avec conscience. C'est dire alors que le fait de l'univers et l'ordre qui y règne sont dus tout simplement à un terme abstrait qui sert à désigner le phénomène, le procès. Voilà comment l'évolution, simple conception verbale, arrive à supplanter la volonté et l'intelligence. Le mot employé dans cette acception est chargé d'accomplir l'œuvre d'une force concrète guidée par l'esprit. Prétendre expliquer ainsi l'univers est tout aussi irrationnel que de revenir aux idées éternelles de Platon et des réalistes du moyen âge. Recourir ainsi à des mots abstraits comme s'ils désignaient des choses concrètes, c'est tomber dans le travers favori de la métaphysique et de ses méthodes ; une telle manière de faire est des plus déplacées dans un système qui prétend s'appuyer sur des faits positifs et sur des lois constatées. Quand il s'agit de discuter une question de ce genre, il faut bien prendre garde de ne pas se séduire soi-même en employant des termes abstraits, alors que les conditions du problème réclament absolument la présence de la personnalité, de la volonté et de l'intelligence.

Les mots *développement*, *sélection naturelle*, *survivance du plus apte*, ne sont pas moins ambigus. Elle a beau être régulière et naturelle, la sélection implique toujours qu'il y a de l'intelligence quelque part. Plus elle est naturelle et en accord avec une loi constante, avec un plan, un système, plus la sélection implique d'intelligence. Le développement, le déploiement est inintelligible si on n'admet pas un plan, une pensée préalablement impliquée dans les forces qui, en agissant régulièrement, produisent le résultat. Que faut-il entendre par la victoire, la survivance du plus apte, dans le combat pour l'existence ? Cela n'implique-t-il pas qu'il y a dans le monde des formes de vie, des types capables de survivre à la lutte pour l'existence, par suite de la perfection de leur forme, de leur délicatesse, de leur parfaite adaptation au milieu

dans lequel ils sont placés ? La présence même de ces milieux et leur parfaite adaptation au type de vie organique, tout cela implique prévision, choix, plan, intelligence.

Prétendrons-nous que cette adaptation ne saurait impliquer intelligence ? alors nous sommes obligés de soutenir qu'une action régulière dirigée systématiquement en vue d'obtenir certains buts, ainsi les phénomènes de la pensée et du langage chez l'homme, n'impliquent pas chez lui d'intelligence. Nous ne saurions nous identifier avec la conscience divine pas plus que nous ne pouvons le faire avec celle des autres hommes, mais nous sommes tenus, par le même raisonnement, d'admettre une conscience divine et de l'intelligence dans l'univers, de même que nous sommes obligés de reconnaître que l'intelligence contrôle l'attente et les actions des autres hommes.

Rien de plus piquant que de voir les adeptes des sciences positives, alors qu'il s'agit de rendre compte du fait de la création, recourir à des termes abstraits dans le cours de la discussion, les confondre sans cesse avec les forces concrètes de l'intelligence et de la volonté. La science positive prétend ne s'occuper que de faits constatés et de lois vérifiées. Et cependant il est peu de livres de métaphysique et de théologie qui aient plus librement recours à ces termes suspects que ceux de Herbert Spencer. Cette école de philosophe réclame l'existence de la matière et de la force, de la matière qui serait sans origine et de la force n'impliquant pas volonté. L'esprit humain ne saurait concevoir que les deux aient pu exister sans cause. C'est particulièrement le cas de la notion de force. Sir John Herschel, dans son remarquable traité sur l'origine de la force, parlant en physicien et en mathématicien, déclare solennellement que la force est un mot dépourvu de toute signification, un concept incompréhensible, dès qu'on le sépare de l'idée d'une volonté quelque part, soit en Dieu, soit en l'homme. Dans toutes les discussions de cet ordre, il faut tenir la main à ce que les apôtres des sciences positives demeurent strictement fidèles aux méthodes qu'ils déclarent régler leur manière de penser.

Ils ne sont admis à se servir d'hypothèses que comme d'un échafaudage pour élever un solide édifice de vérités bien établies. Les hypothèses sont indispensables alors qu'il s'agit de se livrer à des recherches scientifiques, mais ces hypothèses-là ne sauraient constituer la science. Or le darwinisme, au sens populaire du mot, peut être une excellente hypothèse pour se livrer à des recherches scientifiques, mais il n'a nul droit à prendre place parmi des lois constatées, ou dans un ensemble de doctrines se donnant pour de la science positive.

Il y a aujourd'hui et il y a eu jadis deux écoles de naturalistes. Les uns, maintenant la fixité des types végétaux et animaux, peuvent avoir méconnu l'admirable flexibilité que possèdent certains types de s'adapter à des milieux nouveaux, surtout sous la direction de l'homme. (Cuvier.) D'autres, exagérant ces derniers faits, admettent une plasticité absolue, une capacité infinie de s'adapter aux milieux les plus divers. (Geoffroy Saint-Hilaire, Darwin.) Scientifiquement parlant, l'une des deux suppositions n'est pas plus acceptable que l'autre. L'hypothèse de Darwin peut être fort utile, mais, sous prétexte qu'elle est à la mode, qu'on ne prétende pas exclure de l'église de la science ceux qui ne sauraient l'admettre comme une vérité constatée. C'est là une distinction capitale que ne font pas les jeunes et ardents disciples de Darwin, faute d'être assez familiarisés avec les règles sévères des méthodes scientifiques. C'est notre fidélité aux méthodes scientifiques, dont ces messieurs se donnent pour les champions, qui nous interdit de recevoir des hypothèses pour des faits scientifiques constatés.

D'après M. le docteur Dawson, le darwinisme serait une de ces hypothèses qu'il faudrait soigneusement distinguer de celle de Spencer. D'après Spencer, la matière et la force existeraient d'elles-mêmes, ou auraient été créées et mises en mouvement par Dieu. De la matière et de la force seraient sortis les plantes et les animaux. Il faut prouver cette doctrine, si on veut la faire admettre. Même avec l'intervention de l'homme, on n'a jamais vu la matière inorganique devenir un animal. Nous

attendons que cette fameuse preuve soit administrée. Ces hypothèses seraient vérifiées que la doctrine d'un Dieu personnel n'en serait pas moins nécessaire pour expliquer l'origine de l'univers et le genre de développement dont il est le théâtre. Beaucoup de chrétiens sont saisis d'une crainte déplacée à l'apparition de ces hypothèses qui hantent en foule l'imagination des hommes scientifiques. Les preuves en faveur de l'existence d'un créateur personnel ne sauraient être ébranlées par des considérations tirées du mode de la création, de la rapidité plus ou moins grande avec laquelle elle s'est effectuée. Plus vite on le comprendra, et plus vite les chrétiens simples seront rassurés; plus vite aussi nous éviterons des controverses déplacées et des discussions oiseuses, en défendant la doctrine de Dieu contre les phrases évasives du naturisme agressif.

On voit comme le problème se déplace et se transforme. Non-seulement les représentants des sciences positives deviennent infidèles à leurs méthodes, quand ils prétendent nous imposer leurs hypothèses sur l'origine des espèces, mais encore ils nagent en pleines eaux dans ce monde de la métaphysique qu'ils prétendent interdire aux autres comme un royaume de pures chimères. Rien de plus rare que ce désintéressement tant vanté; nul n'en a cure; le grand zèle pour l'avancement des sciences positives n'est que trop souvent aiguillonné par le besoin de justifier quelque bon préjugé métaphysique auquel on paie son tribut, tout comme si l'on était un chrétien étroit et superstitieux.

Darwin lui-même avait-il son siège fait en métaphysique quand il s'est livré à ses recherches? Celles-ci ont-elles été complètement désintéressées ou mises dès le début au service d'une thèse métaphysique? Dès l'abord Darwin a mis tant d'affectation à restreindre, à limiter, à cantonner le problème dans le monde animal et végétal, laissant percer la question anthropologique seulement quand les esprits ont été assez bien préparés, qu'on se demande si en tout cela il n'y a pas eu une habileté approchant de la diplomatie. Mais ce n'est pas là ce qui importe. Que Darwin soit ou non parti d'un

apriorisme matérialiste ou athée, la question est de savoir si le darwinisme est ou non hostile au christianisme ou mieux à ces hypothèses métaphysiques sans lesquelles le christianisme reposant en l'air serait privé de toute raison d'être pour devenir une poésie inoffensive à l'usage d'un siècle utilitaire et athée? Du moment où il ne prétendrait pas faire de la métaphysique, le darwinisme ne saurait entrer en conflit avec le christianisme. Et s'il n'en a pas fait dès le début, ce qui est plus grave, n'est-il pas obligé d'en faire? M. Dawson, qui semble s'être donné pour mission de le présenter sous le meilleur jour possible, semble concéder la chose quand il admet que logiquement le darwinisme aboutit à la négation de Dieu et de l'intelligence dans l'univers. Le professeur de Montréal demande toutefois qu'on distingue entre l'évolutionisme en général et le darwinisme, qui ne serait qu'une espèce du genre. Herbert Spencer prétend que toutes choses se sont produites elles-mêmes. Il affirme la matière et la force, c'est-à-dire une espèce de toute puissance pratique, étant donnée la matière avec tous les attributs de la chimie et toutes les forces de la physique. En possession de la matière et de la force, il prétend qu'elles peuvent produire la vie, sans que personne ait encore prouvé que le plus humble organisme puisse se produire d'une manière spontanée sans vie préalable. Il affirme encore que la plante peut se convertir en animal, ce qu'il faudrait encore prouver. De sorte que quand il s'agit de darwinisme, on suppose des théories faisant encore un plus grand appel à notre foi qu'à notre science. Darwin, lui, ne s'attache qu'à une seule des branches de cette spéculation, celle qui se rapporte à la transmutation des espèces. Donnez-moi seulement, dit-il, deux ou trois espèces de plantes ou d'animaux et je me charge de vous faire voir comment toutes les plantes et tous les animaux en sont sortis. Il raisonne donc sur de simples possibilités et non sur des faits. Dans le détail de l'argumentation, nous rencontrons sans cesse des difficultés portant sur la vraie nature et sur la limite des espèces, telles que nous les connaissons. Les naturalistes sont ici loin de s'entendre, de sorte qu'il y a fort à faire avant

d'être en mesure de décider quelle est la portée de ces hypothèses sur la doctrine qui veut que les plantes et les animaux aient été créés « selon leur espèce. » D'autre part nous lisons dans le premier chapitre de la Genèse le mot *créer* employé pour désigner l'introduction des premiers animaux et de l'homme et dans d'autres cas les formules : *faisons que la terre produise*, etc. Cette différence peut-elle être expliquée ? Si je m'aventure à soutenir que Moïse a prétendu que les espèces animales et végétales ont été créées séparément, je risque de lui faire dire plus qu'il n'a entendu. La science, de son côté, ne nous dit pas jusqu'à présent comment les espèces sont venues à l'existence. Tout ce que nous savons, c'est qu'elles ont fait leur apparition dans diverses périodes de l'époque géologique. La science est fondée sur des faits, mais ici ils nous font défaut.

Enfin, il est évident que même prouvée, l'hypothèse hardie de Darwin ne suffirait pas pour nous donner la solution de l'énigme de l'univers. Fût-elle une vérité, elle ne serait pas encore toute la vérité. C'est là ce que le docteur M^c Cosh a fait ressortir avec beaucoup de force.

On a vertement reproché à la théologie d'avoir fait jadis invasion dans le domaine des autres sciences quand elle ne les a pas asservies. Il fut un temps où il n'était pas permis de proclamer une découverte faite dans le ciel ou sur la terre sans s'être demandé préalablement qu'en pensera l'église ? Ces ridicules prétentions à l'omniscience et à l'omnipotence n'ont corrigé personne. Il n'est pas de science née de hier qui, à son jour et à son heure, n'affecte les mêmes allures : chacune nous présente à son tour la clef définitive de toutes les énigmes de l'univers. Et toutefois, la science se heurte à des murailles d'airain, et se voit condamnée à mettre à jour sa faiblesse si elle tente de les transpercer. Il ne saurait y avoir de développement sans une matière qui se développe et nul ne saurait dire d'où cette matière primitive peut bien être provenue. Cette matière doit avoir des propriétés ; quelles sont-elles et d'où sont-elles venues ? Il est des savants qui raisonnent comme si la matière primitive étant une fois donnée tout pouvait s'expliquer par l'évolution. Mais si nous

n'avons pas une intelligence poursuivant certains buts, il est impossible de rendre compte de cette combinaison, de cette organisation d'agents mécaniques, électriques, chimiques, vitaux qui produisent le développement. On ne saurait dire d'où sont venus le sentiment et la sensation animale. D'où est venu l'instinct? Quand et comment l'intelligence a-t-elle fait son apparition? Comment expliquer l'affection, la piété, l'amour, la distinction du bien et du mal? Il est surtout impossible de rendre compte des facultés supérieures de l'homme, de sa capacité de faire des abstractions, des généralisations, de découvrir des vérités nécessaires, et de reconnaître les obligations de la vertu. A tous ces égards la science se trouve en face d'abîmes infranchissables. Elle est obligée de reconnaître qu'elle ne saurait citer des faits à l'appui de sa théorie, et quant aux hypothèses auxquelles on a recours, elles ne peuvent même rendre compte des faits essentiels, l'apparition de nouvelles facultés, de nouveaux agents jusqu'alors inconnus.

A ces faits inexplicables, suffisants pour renverser les prétentions de la science, viennent s'en ajouter d'autres non moins embarrassants. Il y aurait d'abord à rendre compte de la douleur. Dès que les animaux vivants font leur apparition, on est obligé de nous parler d'une lutte pour l'existence. Quand l'homme se montre, on ne sait comment, sur un théâtre évidemment préparé pour le recevoir, il faut qu'il lutte, lui aussi, et contre la maladie, et contre les passions, et contre lui-même.

Sans contredit il y a de l'ordre dans l'univers, soit dans les cieux, soit dans les organismes divers. Mais c'est un ordre provenant du désordre. Si l'homme a des aspirations supérieures, c'est uniquement pour sentir combien il reste en-dessous d'elles. Voilà des faits qui ne sont pas moins constatés que celui du développement dans le règne végétal et animal. On peut faire l'apologie de plusieurs de ces choses, mais sans réussir à les expliquer, par exemple, l'existence d'une tristesse incurable et de la folie. Quant à l'avenir, tout ce que la science peut nous dire, c'est que la chaleur du monde entier doit un jour finir par s'épuiser, et qu'ensuite

l'univers, dans cet état de désagrégation, sera consumé par le feu. Mais on ignore quelles combinaisons nouvelles pourront encore sortir de ce feu élémentaire. Et puis voici venir la loi morale avec son inflexibilité, nous parlant d'un jugement à venir, d'un compte à rendre.

La science et la révélation ne sont pas en contradiction quand il s'agit des grands faits de l'univers. Seulement tandis que la religion propose la solution de l'énigme, la science préfère négliger des faits dont elle ne réussit pas à se rendre compte. Cela étant, le devoir du chrétien est tout tracé. Il perdrait son temps à chercher à prouver aux naturalistes qu'il n'y a pas du vrai dans la doctrine du développement; il vaut mieux s'attacher à signaler les côtés religieux de cette doctrine nouvelle. Plus d'un naturaliste serait heureux qu'on lui montrât qu'il peut conserver sa vieille foi en Dieu et en la Bible et sa foi nouvelle en la science. Mais il importe de signaler en même temps les limites infranchissables de la doctrine nouvelle. Il y a des hommes qui, dès qu'ils ont fait quelques observations dans une branche quelconque des sciences naturelles, sans savoir le premier mot de beaucoup d'autres choses, en particulier de la philosophie et des sciences morales, s'imaginent qu'ils peuvent tout expliquer dans l'univers par la loi de l'évolution. Il importe de rappeler à ces enthousiastes qu'il peut bien y avoir cela de vrai, mais qu'en tout cas il y a aussi autre chose.

Il est impossible de ne pas rendre attentif à l'esprit de largeur et d'indépendance chrétienne qui a présidé à tout le débat sur cette grave question. Et puis, comme ces professeurs et ces pasteurs américains sont bien au courant de ces grands problèmes! Quel contraste avec notre ignorance! Elle est telle que ceux qui chez nous devraient être de force à débattre ces questions nouvelles ont à peine entendu parler de leur existence! Que voulez-vous, les uns sont engagés dans de graves et bruyants débats pour se disputer quelques ruines du passé. Comment pourraient-ils se préoccuper de l'avenir le plus prochain de la foi chrétienne? D'autres continuent leurs charges à fond contre d'anciens adver-

saires qui n'existent plus et croient que tout va à merveille en Israël, parce qu'absorbés par ces jeux innocents ils ne s'aperçoivent pas de ce qui se passe autour d'eux. Ainsi agissent les hommes qui devraient penser et se préoccuper de ce qui se passe dans le monde. Quant aux autres, s'ils ne sont pas indifférents, ils considèrent la religion comme étrangère à tous ces débats, estimant qu'elle doit être soigneusement préservée de tout contact avec l'air du dehors de peur de détérioration, comme le talent de la parabole prudemment enveloppé dans un linge.

A la question générale du développement se rattache étroitement celle de l'homme primitif. Nous descendrions des animaux inférieurs : nos ancêtres auraient été dans une condition à peu près identique à celle des brutes. Il aurait fallu à la race des périodes d'une longueur démesurée pour s'élever jusqu'à la condition actuelle. Si nous en croyons le docteur Dawson, de Montréal, il y aurait déjà une forte réaction appuyée sur des faits constatés, contre ces assertions des plus exagérés d'entre les évolutionnistes. Tandis que, d'après leur théorie, on devrait trouver des races d'hommes toujours plus dégradées à mesure qu'on remonte le cours des âges, les découvertes récentes prouvent le contraire. Si on en excepte le fameux crâne du Néanderthal, dont l'âge est d'ailleurs inconnu, les têtes des plus anciens habitants de l'Europe rappellent tout à fait celles des races actuelles. Qui plus est, la grande taille, le développement extraordinaire des squelettes de ces âges reculés indiquent des hommes plus fortement constitués physiquement que la plupart des Européens d'aujourd'hui. Le cerveau sur lequel on insiste tant était également d'un volume plus considérable. L'homme fossile découvert à Mentone avait eu le bras gauche cassé et guéri, ce qui semble indiquer des races actives, guerrières peut-être. Les découvertes faites en Amérique concordent avec celles d'Europe.

Ces races primitives paraissent avoir eu des idées religieuses en rapport avec celles des premiers hommes de la Bible. Les tribus américaines, longtemps isolées de toutes les autres, admettaient un monothéisme primitif. Le Grand Esprit n'était

pas seulement le créateur du ciel et de la terre, il avait au-dessous de lui toute une suite d'esprits inférieurs, d'anges. Ces hommes croyaient à l'immortalité et à un jugement au delà de la tombe. L'idée d'un médiateur, d'un intercesseur entre Dieu et l'homme ne paraît pas leur avoir été étrangère. Jusque sur les os du mammouth, travaillés par l'homme contemporain, nous découvrons des signes d'idées religieuses; dans les plus anciennes sépultures on trouve des traces de viatique et des mesures prises en vue de l'existence nouvelle qui attendait les trépassés.

Reste la grosse question du temps. Ici encore l'exagération est loin d'avoir fait défaut, bien qu'il soit établi que l'homme a été contemporain de certaines espèces animales aujourd'hui disparues. Les caractères distinctifs des races actuelles se retrouvent déjà sur les plus anciens monuments d'Egypte. Naturellement les évolutionnistes ont été obligés de recourir à des périodes d'une longueur fabuleuse pour rendre compte du développement de ces races. Il tendrait à s'établir une loi nouvelle qui rendrait toutes ces suppositions inutiles. Les espèces, dès leur apparition, auraient eu, semble-t-il, un pouvoir inné d'expansion leur permettant d'atteindre en peu de temps leur limite géographique et de développer tous les caractères distinctifs constituant la race. Ces limites, une fois atteintes, les races vivent parallèlement jusqu'à ce qu'elles disparaissent les unes après les autres. D'après cette loi nouvelle, mise en avant par M. Hall, paléontologiste de New-York, quelques siècles auraient suffi pour donner naissance aux races d'hommes les plus différentes. Et sur ce point-là encore, la partie est loin d'être perdue.

Le docteur Dawson est tellement sûr de son fait, qu'il s'élève contre les théologiens trop disposés à renoncer à mettre d'accord la science et l'Ecriture sur ces questions-là. La Bible sans doute n'est pas un manuel scientifique, et à première vue il n'est pas toujours facile de mettre d'accord les vérités spirituelles avec celles de la nature. Toutefois la Bible, en qualité de livre de Dieu, ne saurait insulter à la nature; il y a des harmonies nécessaires entre le monde naturel et le monde spirituel.

D'autre part, le professeur Dawson reconnaît qu'il est déplorable de mettre sur le compte de la vérité divine des superstitions et des préjugés humains. L'antagonisme des hommes de science est en bonne partie provoqué par des idées accessoires qui, loin de venir de Dieu, ont pris naissance dans les époques les plus obscures de l'histoire. Le chrétien doit se garder d'accommoder sa croyance aux exigences de la science et de la littérature du jour. Cette erreur-là ne serait pas moins fatale. Ce que je demande, c'est que la vérité scripturaire ne soit pas confondue avec des idées étrangères provenant de l'homme et non de la Bible.

La règle, on le voit, est irréprochable. Reste la délicate question de l'application. Malheureusement le docteur Dawson, en ne voyant dans la Bible qu'un livre de Dieu, même quand il parle d'objets relevant des sciences naturelles, paraît avoir adopté une théologie de ces âges ténébreux encore plus humaine que divine.

Les faits seuls pourront montrer où la limite doit être placée. Pour les apprécier à leur juste valeur il faut, dit le professeur de Montréal, « que les chrétiens ne dédaignent pas de se tenir au courant des questions de cet ordre. Si le missionnaire croit indispensable d'étudier les croyances des plus grossières tribus, afin d'être mieux en mesure de leur enseigner la vérité, comment pourrions-nous ignorer les derniers résultats du travail intellectuel des hommes les plus cultivés ? Ils ne manqueront pas d'agir sur l'esprit de l'époque et, si on sait en faire un bon usage, ils peuvent servir à avancer la cause de Dieu. Qu'on se garde de considérer toujours l'homme de science incrédule comme un être malfaisant dont il n'y a qu'à se débarrasser. Il n'est souvent qu'une âme plongée dans les ténèbres, et cherchant péniblement la lumière dont il est parfois éloigné par les folies et les inconséquences des chrétiens. La séparation déplorable et qui va s'accusant de plus en plus entre ceux qui étudient les œuvres de Dieu et ceux qui croient en sa Parole ne doit pas être mise exclusivement sur le compte des hommes de science. Le théologien en sera rendu responsable dans la mesure où il aura contribué à

la provoquer, en corrompant les eaux de la vie par l'adjonction d'éléments terrestres malfaisants. »

M. le professeur Guyot, de Princeton, dans un travail *sur la cosmogonie de la Bible*, cherche à faire concorder les deux livres, celui de la nature et celui de la Genèse. « S'attacher, dit-il, à une interprétation de la Bible contredite par les œuvres de Dieu, c'est refuser de voir la lumière que Dieu lui-même s'est chargé de mettre devant nos yeux. Se refuser *à priori*, à admettre que cet antique document, la Genèse, puisse être d'accord avec les résultats de la science moderne, sous prétexte que son auteur ne peut avoir eu, dit-on, des connaissances de ce genre, au lieu de soumettre cette question à un examen impartial, comme quand il s'agit de faits, c'est là un procédé entièrement anti-scientifique. » C'est là s'avancer beaucoup plus que le rapporteur précédent : la Bible ne doit pas seulement s'abstenir de contredire les vérités de l'ordre naturel, on suppose qu'elle a eu l'intention de nous révéler une cosmogonie scientifique. C'est ce dernier point qui demanderait en tout premier lieu à être prouvé. Rien n'indique que l'auteur sacré ait eu les préoccupations qu'on lui prête bien gratuitement. L'auteur, c'est là l'essentiel, la seule chose qui doive nous intéresser ici, l'auteur est franchement | mono-théiste, et de son point de vue spiritualiste et théiste il nous dit moins comment les choses se sont passées que comment elles ont dû se passer. Les formes de langage et les divisions du temps sont nécessairement empruntées à l'usage de l'époque et ne sauraient avoir rien de scientifique ni d'objectif. M. Guyot peut avoir parfaitement raison dans sa manière de comprendre la cosmogonie, — en tout cela nous ne sommes qu'un pauvre laïque tout prêt à suivre docilement son curé, — mais nous doutons fort que l'auteur de la Genèse et ceux pour lesquels il écrivait aient eu le moindre pressentiment de toutes ces belles choses. Dites-nous qu'il n'est ni panthéiste, ni émanatiste, ni dualiste, mais de grâce, arrêtez-vous là. Quant à soutenir que les jours de la Genèse sont des périodes géologiques, que la terre est non pas ce que nous entendons par là, mais bien la matière cosmique primitive, dont Dieu

allait faire les cieux et la terre ; que les eaux sont une atmosphère fluide et gazeuse ; que le soir fut l'époque antérieure, sombre et chaotique, et le matin, le glorieux éclat de cette masse lumineuse, nous devons protester au nom du respect dû à toute exégèse historique, la seule admissible, la seule qui puisse mettre sur la voie de la vérité. Je ne sais trop si l'auteur de la Genèse se serait compris lui-même en attachant ce sens, censé profond, à ces expressions simples et familières ; mais nous savons bien une chose, c'est que ses contemporains n'y auraient rien compris. Cela nous suffit pour penser qu'il a dû être entièrement étranger aux préoccupations qu'on lui prête. En tout ceci nous ne raisonnons pas *à priori* ; nous maintenons comme seule admissible, comme seule dans la ligne de l'écrivain sacré, la signification que tout lecteur religieux attribue au récit, sans savoir plus de cosmogonie qu'on n'en savait quand le premier chapitre de la Genèse fut écrit. Eh ! que notre grand Pascal, qui ne fut pas un érudit, se montre à la fois plus hardi et plus sobre ! Devançant son siècle en cela comme en beaucoup d'autres choses, il se borne à dire : « Si Adam n'eût point péché et que Jésus-Christ ne fût point venu, il n'y eût eu qu'une seule alliance, qu'un seul âge des hommes ; *et la création eût été représentée comme faite en un seul temps.* » (*Pensées*, 2^e vol. pag. 283.) Voilà l'opinion de l'homme spirituel qui juge de toutes choses : il prend uniquement le côté religieux des questions et laisse à la science ce qui appartient à la science. Ne l'oublions pas, on ne réussira jamais à établir un accord prématuré entre le livre de Dieu et ses œuvres en faisant violence à l'une ou à l'autre des données du problème. La seule manière de hâter la solution de ces questions, c'est de demeurer toujours parfaitement simple et vrai, au risque de savoir ignorer et attendre. Sans nul doute, la Parole de Dieu et ses œuvres ne sauraient qu'être d'accord. Mais rien ne prouve que Dieu nous ait fait dans la Bible des révélations sur les sciences naturelles ou la cosmogonie et cela dans un langage incompréhensible aux contemporains, vrai grimoire que l'exégèse ecclésiastique des divers siècles aurait pour mission de solliciter en tous sens,

pour mettre le texte sacré d'accord avec les derniers résultats obtenus par les savants.

Le même esprit de progrès et de largeur chrétienne se retrouve dans la manière dont il a été parlé des rapports du protestantisme et du catholicisme. Chose fort rare, les catholiques de New-York n'ont pas été mécontents de l'Alliance ; ils ont avoué qu'on s'était donné de la peine pour les comprendre et pour leur rendre justice. Tous les travaux sur ce point sont loin cependant d'avoir la même valeur. Par une étrange inadvertance, faute d'être remonté jusqu'aux sources, l'évêque du Kentucky, le révérend docteur George-David Cummins, le fondateur de la nouvelle église épiscopale, en croyant établir un contraste entre la doctrine protestante et la doctrine catholique sur la justification, s'est laissé aller à prendre pour la doctrine officielle de l'orthodoxie les idées assez extérieures qui ont cours dans les rangs de l'évangélisme anglais. Il ignore le point de vue profondément religieux et mystique de la dogmatique réformée, pour mettre en présence des erreurs romaines un point de vue superficiel et exclusivement juridique qui est résultat des exagérations du dogme luthérien.

Le travail du docteur George-P. Fisher, professeur au collège de Yale, à New-Haven, Connecticut, sur le *protestantisme, le romanisme et la civilisation moderne*, fait déjà pénétrer plus avant dans l'esprit des deux systèmes. Mais le morceau vraiment original et instructif, c'est le rapport du docteur Storrs, de Brooklyn, sous ce titre : *Les appels que le catholicisme adresse aux hommes éclairés, dans les rangs du protestantisme*. C'est là vraiment un travail faisant honneur aux conférences de New-York. On voit que l'auteur s'est donné la peine d'étudier ce dont il parle. On ne trouve dans ce travail rien qui rappelle, même de loin, ce cri *no popery!* qu'on entend pousser en terre anglaise avec plus de vigueur et de passion que d'intelligence et de discernement. Cette étude est d'autant plus remarquable qu'elle est due à la plume d'un homme qui n'a d'affinité d'aucun genre avec le catholicisme. M. Storrs appartient à la branche la plus avancée du congrégationalisme, c'est-à-dire à la moins hiérarchique, à la plus ra-

dicale, à la moins formaliste de toutes les dénominations protestantes. Le rapporteur a demandé à ses auditeurs de ne pas considérer le papisme tel qu'ils le voient de leur point de vue protestant, mais tel qu'il apparaît du dedans aux âmes pieuses, aux prosélytes qui ont été gagnés par son charme irrésistible. Pour se rendre compte de l'attrait que le catholicisme exerce sur certains esprits, il ne faut pas le regarder uniquement par ses côtés sombres et stériles comme on le fait trop souvent. Nous devons nous dire, nous devons sentir qu'il y a des aspects du romanisme qui lui donnent, aux yeux de ceux qui le contemplent avec admiration, une beauté, une sérénité dépassant les plus belles visions des poètes, tandis qu'il offre le caractère solide, imposant du seul et unique temple de Dieu.

Naturellement la démonstration d'une pareille thèse puise sa force dans les détails ; on ne peut en donner une juste idée par un résumé aussi écourté. Le romanisme se présente avec le prestige d'une autorité toujours présente dans laquelle l'Esprit de Dieu réside et se révèle ; il offre une théologie solide, logique, satisfaisante ; il prétend placer le monde spirituel plus clairement à notre portée, et nous mettre avec lui dans des relations plus intimes ; il affirme procurer une certitude de salut plus ferme que dans tout autre système ; il se charge d'opérer la seule vraie sanctification de l'esprit et de la vie ; il peut en appeler à une histoire longue et vénérable ; il accueille les beaux-arts et sait s'en servir à ses fins ; il promet de reconstituer la société et de posséder, de régénérer un jour le monde entier. Ces traits caractéristiques se résument dans un seul, la prétention d'être ici-bas la représentation exclusive et parfaitement adéquate du royaume des cieux. Tout cela est faux ; ces prétentions sont monstrueuses, ces prétendus avantages sont fictifs ; les faits de l'histoire ne cessent de donner les plus éclatants démentis à ce romanisme idéalisé. Mais qu'importe ? Il ne s'agit pas d'examiner si ces prétentions sont vraies ou fausses. Il est hors de doute que bien des personnes éprouvent le besoin de les croire vraies, et voilà pourquoi elles vont, sans y regarder de trop près, demander au catholicisme de satisfaire des aspirations

dont on ne se préoccupe nullement soi-même de constater la légitimité. C'est parce qu'il est profondément humain au sens empirique, représenté par notre condition naturelle depuis le péché, que le catholicisme exerce une fascination irrésistible sur les hommes qui n'y regardent pas de trop près ; ils considèrent comme le sublime du genre de demeurer éternellement mineurs en religion, alors qu'il faudrait travailler sans cesse à atteindre une majorité virile et saine, à travers des luttes et des épreuves renaissant sans cesse. Or, on peut le dire sans crainte, ce sont bien les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité au moins qui se contentent ainsi à bon marché et qui semblent avoir contracté ce pli ineffaçable. Voilà pourquoi le catholicisme ne périra jamais ; il sait trop bien tromper les besoins légitimes de l'humanité et en exploiter les mauvais instincts pour que les sectateurs lui fassent jamais défaut. Le catholicisme mourir ? Mais ne le voyez-vous pas renaître constamment, journallement dans le sein même des écoles protestantes qui s'imaginent lui être particulièrement hostiles ? N'est-ce pas du catholicisme ce besoin excessif d'autorité extérieure qui cherche sa satisfaction dans la Bible entendue légalement, et, suivant les tendances et les églises, dans l'objectivité de la doctrine, des sacrements, de la hiérarchie et des traditions ? Les formes avortées du catholicisme pullulent dans la chrétienté. Ils sont rares dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les églises ceux qui sont de force à se passer de ces dieux qui *marchent devant nous*, que tout cœur humain, comme Israël dans le désert, veut avoir sous la main à ses jours et à ses heures, et que Rome se charge d'accommoder au goût de chacun. Si les germes de catholicisme abondamment répandus de toutes parts, depuis le protestant puritain, jusqu'au libre penseur ou à l'athée, en passant par le ritualiste fanatique et rusé levaient et n'étaient pas empêchés d'arriver à leur complet développement par le manque de logique, l'usage, la tradition, mille influences heureuses ou fâcheuses, Rome reverrait les plus beaux jours, l'unité religieuse serait rétablie à tout jamais. Le moment serait venu d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette poignée d'esprits inquiets,

difficultueux, exigeants, contre nature ; l'heure serait venue de se débarrasser de ces idéalistes, disons mieux, de ces spiritualistes chrétiens, si, en dépit de tous les charmes du formalisme, des attraites de la tradition, des bûchers de l'inquisition, des défaillances des faibles, des trahisons des habiles, le christianisme n'était condamné à en susciter de nouveaux, sous peine de s'abîmer lui-même et notre civilisation avec lui, dans un fétichisme digne de l'Empire du milieu et des rives du Gange.

J.-F. ASTIÉ.

(*A suivre.*)